

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 8 (1914)
Heft: 5

Artikel: Enrique Granados
Autor: Reibold, Hélène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068625>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Vie Musicale

Directeur : Georges Humbert

Organe officiel, pour la Suisse romande, de l'Association des Musiciens suisses.

Chaque collaborateur est personnellement responsable de ses articles.

SOMMAIRE : Enrique Granados, HÉLÈNE REIBOLD. — Le « Requiem » de Paul Benner, à Neuchâtel, CL. DUPASQUIER. — Statistique musicale genevoise, PIERRE FERRARIS. — La Musique à l'Étranger : Allemagne, M. MONTANDON; Belgique, MAY DE RÜDDER; France, LÉON VALLAS. — La Musique en Suisse: Suisse allemande, ALFRED PIGUET. — Les Livres et la Musique, M. HILDEBRANDT. — Echos et Nouvelles. — Nécrologie.

Enrique Granados

Journal de Noël 1913.

En ce jour de Noël, tandis que les cloches sonnent partout la naissance de l'Enfant Jésus, le courrier m'apporte des cartes d'Espagne reproduisant quelques-unes des célèbres toiles de Goya : *El bebedor*, *La Cometa*, *El cacharrero*, *Los Zancos* (trésors du Musée del Prado) où l'on distingue des Majas et des Majos du peuple et de la noblesse.

Or, depuis que M. Risler nous a fait entendre les *Goyescas* de Granados, je ne puis penser au peintre espagnol (qui, au milieu du XVIII^e siècle, releva le pinceau de ses grands ancêtres : Velasquez, de Ribera, de Zurbaran, du Greco, dont l'art était tombé en décadence) sans penser aussi au compositeur moderne qui, à l'instar d'Albeniz (1860-1909) et de M. Felipe Pedrell, retourna au chant national pour édifier son système de musique et relever à son tour l'art musical de son pays.

M. Enrique Granados est né à Lérida (Catalogne), le 27 juillet 1868. Il est le fils d'un lieutenant-colonel de l'armée espagnole. Dans son pays il eut pour professeurs M. Pujol pour le piano et le célèbre

M. Pedrell pour l'harmonie. Attiré par la ville lumière, il se rendit à Paris où il entra au Conservatoire, comme élève libre, dans la classe de M. Bériot. Depuis, il est devenu un pianiste qui égale les plus grands maîtres actuels du clavier et, s'il ne s'est pas confiné dans la carrière de virtuose, il y tient une place magnifique par son grand talent de technicien et de musicien.

Le critique du « Monde Musical » (Paris) dit, après l'avoir entendu l'année dernière : « Sa sonorité est une des plus belles, des plus variées, des plus expressives que l'on connaisse ; ses interprétations sont toujours puisées aux sources les plus hautes et les plus pures du grand art. » Et le « Guide Musical » (Paris) ajoute : « On chercherait en vain les qualités qui lui manquent ; il les a toutes : la force et la délicatesse dans la sonorité, la rectitude de la mesure, la fermeté et la largeur du style et cette possession de soi-même qui donne tant d'assurance à son jeu et tant de sécurité à l'auditeur. »

M. Paul de Stœklin, plus élogieux encore, s'exprime comme suit après avoir assisté à une séance de musique de chambre : « Quand deux artistes jouent Mozart comme Jacques Thibaud et Granados l'ont fait de la *Sonate en si bémol majeur*, avec cette sérénité, cette tendresse, cette grandeur, cette transparence, cette sûreté et cette perfection techniques, ils sont à mettre en parallèles avec les plus illustres et les plus applaudis. »

Mais laissons maintenant le pianiste pour nous intéresser au compositeur, car, de même que Rubinstein, Liszt, Chopin, Antonio Cabezón, Albeniz et quelques autres, il possède le double art de la virtuosité et de la composition. Déjà la liste de ses œuvres est assez longue :

Valses poétiques (1892)

Danses espagnoles (1895)

Lettres d'amour (1895)

Album sur des morceaux populaires espagnols (1898)

(Prélude, Ecos de la parranda, etc.)

Allegro de concert (couronné au Conservatoire de Madrid, 1902, et exécuté au concours des classes de piano).

Scènes romantiques (1904)

Valses d'amour (1904)

Roméo et Juliette, poème symphonique (1903).

Sonate pour violon et piano (1906)
qui peut être classée dans les grandes œuvres.

Concerto pour piano et orchestre.

Dante, poème symphonique pour orchestre et chant.

Dans ce poème la partie de chant, dans le registre grave du contralto, est consacrée à Francesca dei Rimi :

Se fossio amico il Re dell' universo,
Noi pregheremmo lui per la tua pace,
Poi c'hai pietà del nostro mal perverso, etc.

(Canto V de la « Divina Commedia »).

Un orage se déchaîne au-dessus des âmes qui, dans l'espace, sont unies dans une douleur éternelle. Lorsque le vent est calmé, on entend la voix de Francesca. Un peu après, les violoncelles symbolisent les cris de douleurs de Paolo. L'orage revient et Dante tombe anéanti.

Chant des Etoiles, poème symphonique pour piano, orgue et chœurs (1908).

Selon l'inspiration de Heine, le poète écoute les Etoiles dialoguer avec les humains. L'œuvre commence par un prélude (piano seul) auquel ce joint l'orgue avec un thème « fugato » arrivant après les voix. Un grand pianissimo précède le final qui se perd dans un point d'orgue.

Goyescas, pour piano (1910).

Ici l'auteur a voulu représenter le temps de *Charles IV*. Les personnages qui apparaissent dans l'œuvre sont *Goya* lui-même et la *Duchesse d'Albe*. Les liens d'estime réciproque qui liaient l'artiste et la duchesse sont connus. Goya fut son cavalier servant et lorsque, furieuse de ses traits audacieux, la reine Maria-Luisa exila la duchesse de la Cour et mit « en congé » le peintre de la chambre, c'est ensemble qu'ils prirent la route de l'Andalousie pour subir, en commun, leur disgrâce.

Mais à côté des deux héros, M. Granados a décrit, dans sa musique, toute une race du temps de Goya. Il est allé chercher le côté aristocratique n'aimant pas les gens de couteau ; il a peint les « Majos » amateurs tels qu'étaient Goya et la duchesse, c'est-à-dire des grands seigneurs aimant les mœurs du peuple et s'habillant comme le peuple.

Comment traduire en français le mot « Majo » ? C'est une expression unique en espagnol qui veut dire tant de choses... Le Majo est, pour la femme, l'homme qu'elle adore... qui la défend... qui donne sa vie pour son amour... ; il est gracieux et noble, sans crainte du danger ; il ne se dirige jamais contre le faible, mais contre le fort ; il est toujours fortement épris, ardent, fidèle et douloureux. Attribué à Goya, ce mot prend encore plus de relief par suite de sa qualité d'artiste teinté d'un certain militarisme aventurier.

Les différentes parties des *Goyescas* forment une véritable suite :

Dans la *I^{re} partie* : « *Los Requebros* » (Les Compliments galants), le Majo, à petits pas, gracieux, mais d'une grâce un peu énergique, suit sa Maja (l'artiste suit gentille dame) lui adressant des phrases pleines de finesse tout en se couvrant de son bicornes et de son manteau. Ils arrivent ainsi au bord du Manzanaris (rivière de Madrid) où les propos d'amour commencent. Parfois méfiante, parfois convaincue, la Maja finit par donner son cœur au Majo.

A la *II^e partie* : « *Coloquio en la Reja* » (Duo d'amour à la grille), c'est la nuit. Le Majo attend sa bien-aimée. Elle arrive et, dans le duo qui suit, l'amour et la douleur sont toujours mêlés, car la Maja pressent la mort du Majo. Des guitares résonnent aux alentours.

Nous voici, à la *III^e partie*, au « *Fandango de Candil* » (Au bal à la lampe à huile), véritable peinture de mœurs. Les majos, dans leurs excursions de nuit, aiment à visiter les maisons des majos du peuple. Ils aiment à les voir danser, à prendre part à leurs danses, lorsqu'ils sont invités par eux ou par les manolos et chisperos (gens de la même race). Les danses sont mêlées de rires et accompagnées de castagnettes.

Enfin, à la *IV^e partie* : « *Quejas ó la Maja y el Ruisenor* » (Plaintes), la Maja, malheureuse par suite d'un peu d'oubli de la part du Majo, va pleurer au jardin d'Aranjuez. Le rossignol accompagne ses plaintes. La nuit tombe. La Maja reste dans le silence, regardant l'étoile du soir.

L'on comprend sans peine qu'après avoir entendu jouer cette œuvre par l'auteur, les Catalans appellent M. Granados « nuestro poeta del piano », car sa musique, à laquelle il mêle ses émotions personnelles, est la fois musique, peinture, poésie. J'ajouterai encore un mot : et *vie*, car la Maja qu'il chante n'est pas seulement celle du temps de Charles IV, mais celle d'hier, celle d'aujourd'hui, celle de demain ; c'est la Maja éternelle de la race ibérique et autour d'elle gravite tout un monde aux costumes bariolés et aux coutumes originales, vestiges des différentes races ayant successivement habité la péninsule, tout un peuple à l'âme noble et fière, ardente et passionnée.

Dans ses premières compositions, tout en étant toujours lui-même, M. Granados se ressent un peu de l'influence que Schumann, Chopin, voire même Grieg, exercèrent sur lui.

Mais son œuvre devint de plus en plus personnelle et l'on peut dire aujourd'hui qu'elle est essentiellement nationale ; aussi, nous sommes-nous associés aux musiciens de Paris qui ont désiré entendre l'éminent artiste espagnol non seulement dans les œuvres des autres mais aussi dans les siennes propres, car il est un des compositeurs les plus intéressants de la jeune Espagne et il prend aujourd'hui la place laissée vide par la mort désastreuse d'Albeniz.

HÉLÈNE REIBOLD.

